



# agnès vardá

Laure Adler

Gallimard





Autoportrait, Sète, vers 1950.  
 Agnès Varda à bord du Tormes, Sète, années 1950.  
 « Je suis née à Sète et non pas à Ixelles, sur le quai Louis-Pasteur et non pas avenue de la Couronne, en plein midi et non pas à sept heures, d'une mère provençale et non pas d'une mère entre l'Ain et les Bouches-du-Rhône, d'un père grec et non d'un père grec. » A.V.



Autoportrait aux ailes d'ange, Paris, novembre 1955.  
 « Agnès a fait une série de portraits d'elle-même et de ses amis avec ses ailes d'ange en bois doré achetées aux Puces de Clignancourt au début des années 1950. Elles sont toujours restées rue Daguerre. Agnès aimait les Annonciations, les anges et les ex-voto. » R.V.







# agnès varda

Laure Adler

Photographies choisies et commentées  
par **Rosalie Varda**

Gallimard

*À Jane B.*

Ce matin-là, il y avait sur le rebord de la fenêtre de la maison d'Agnès trois pommes de terre sur lesquelles étaient dessinés trois cœurs rouges, allusion tendre et respectueuse à son film *Les Glaneurs et la Glaneuse* et à son apparition, déguisée en pomme de terre, à la Biennale de Venise en 2003. La veille avait été déposée une gerbe de tournesols, une de ses fleurs préférées, elle qui aimait tant Van Gogh, et hommage à son film *Le Bonheur*, où les tournesols ne font ni de la figuration ni de la représentation, mais dégagent une présence envoûtante. C'est connu : le tournesol suit la course du soleil, et ne se courbe qu'au crépuscule en resserrant ses pétales autour de son cœur pour mieux s'épanouir à l'aube.

Agnès était ainsi : tournée vers la lumière, captivée par l'observation du réel, vitale, énergique, solaire, et quand ça n'allait pas – il y eut des périodes difficiles –, elle concentrait ses forces pour mieux rebondir.

Agnès a beaucoup parlé de son travail. Agnès a beaucoup écrit sur elle-même. Elle s'est beaucoup filmée. Si bien, si rigoureusement, si sincèrement, si généreusement, qu'elle décourage toute tentative de biographie. Je la soupçonne d'ailleurs d'avoir délibérément construit le récit de sa vie pour en détenir elle-même les clefs.

Oui, mais le temps a passé. Et, depuis sa disparition, le regard sur Agnès a évolué, les jeunes générations la découvrent de plus en plus, et ce, dans plusieurs continents. À l'étranger, les hommages

se multiplient, des expositions lui sont consacrées. De Los Angeles à la Chine en passant par Berlin, Varda vit et revient sur trois fronts : cinéaste, photographe, artiste. La polyphonie de son œuvre surgit à présent sous un jour éclatant et moderniste. Lors des dernières décennies, c'était surtout Varda la cinéaste qui tenait le haut de l'affiche. À juste titre, mais il ne faut pas oublier les autres disciplines où elle a créé, inventé des formes et des modes de narration. Car Varda, qu'on a longtemps prise pour la grand-mère sympa et rondouillarde de la nouvelle vague, est, en fait, une devancière, une théoricienne, une radicale.

Varda aimait l'idée de métamorphose, d'hybridité, d'inventivité et de métissage entre les champs artistiques. Elle le démontrera d'une façon valeureuse et exemplaire lors du dernier chapitre de sa vie, où, en artiste et en tant qu'artiste, elle travaillera jusqu'à son dernier souffle.

L'acte de photographier déclencha sa vocation artistique, et, très vite, elle devint une observatrice du réel, une inventeuse de fictions, une passeuse d'émotions.

Savoir regarder, cela elle ne l'a pas appris, d'ailleurs cela ne s'apprend pas. Très jeune, elle a su, par intuition, inclination et poésie naturelles, célébrer l'intensité du présent et voir la splendeur du monde. Gourmande de beauté, oui, elle l'était, et ce désir qu'elle a maintenu pendant toutes ces décennies pour nous le transmettre est essentiel, je crois, pour comprendre pourquoi et comment son œuvre résonne aujourd'hui de manière à la fois radicale et sentimentale.

Ce soir-là, après avoir passé la journée chez elle dans ses archives, j'ai croisé dans la rue Daguerre une jeune étudiante coréenne qui venait voir où avait vécu son idole. Elle avait poussé son admiration au point de se faire teindre le bout des cheveux en mauve, comme Agnès dans ses dernières années. Agnès, aujourd'hui, on l'imité, on la copie, certaines s'habillent comme elle, se font tatouer son portrait, d'autres s'autoproclament, comme elle, à la fois vidéastes,

artistes visuelles, cinéastes. Bien avant le règne du tout image, elle en avait exploré les possibles mais aussi les pièges et les contradictions. Varda était de son temps, et a toujours pris soin de comprendre l'air du temps, tout en faisant un pas de côté. Elle a été sur tous les fronts et à l'avant-garde de mouvements essentiels comme le pacifisme, le féminisme, l'activisme. Elle a documenté les luttes en s'en faisant la passeuse élégiaque. Les esprits critiques, et ils ne manquent pas, pourraient dire qu'elle a cru à la révolution et l'a célébrée. Oui, elle y a cru, comme tant d'autres intellectuels et artistes de la fin des années 1960 qui ont tous communiqué avant de déchanter. Agnès a fait un remarquable travail d'historienne et de cartographe du sensible et du politique du xx<sup>e</sup> siècle. Elle a archivé son présent, qui devient aujourd'hui notre proche passé. Son regard nous permet de mieux nous comprendre. Nous et nos idéaux, nous et nos mentalités, nous et les autres. En cela, à travers son « je » démultiplié se traduisant sur différents supports, elle laisse, grâce à sa subjectivité revendiquée, un gigantesque chantier de réflexion sur le devenir de l'image ainsi qu'un gisement de profondes émotions.

Dans l'univers Varda, tout est du Varda et tout est de Varda. Sa manière de vivre est à nulle autre pareille. Varda dort dans du Varda, Varda travaille dans du Varda. Tout – du bouquet de fleurs aux tissus à l'intérieur des placards en passant par les meubles et la vaisselle – a été choisi, pensé par Varda. Dans la maison qu'elle a aménagée, comme dans ses films.

C'est d'ailleurs dans sa maison de la rue Daguerre que je l'ai rencontrée il y a quarante ans, lorsque j'étais jeune journaliste, très intimidée par cette femme à qui tout semblait réussir. C'est aussi là que je suis revenue souvent, toujours le cœur battant, car je sortais de chez elle revigorée, bouillante de l'énergie qu'elle avait communicative.

C'est aussi là que j'ai pu mener mes recherches, grâce à la complicité de Rosalie et de Mathieu, ses enfants, qui ont accepté,

avec grande générosité, d'ouvrir toutes les archives. Cette maison joue un rôle central dans son œuvre. C'est là qu'elle s'est établie à l'aube des années 1950, quand son père lui a donné un peu d'argent pour se loger, en lui suggérant d'acheter un appartement bourgeois. Elle a choisi un ancien atelier d'encadreur abandonné, un local sans aucun confort, mais où elle a tout de suite imaginé qu'elle pouvait à la fois vivre et travailler. Elle n'a jamais disjoint les deux activités.

C'est dans un bureau de Ciné-Tamaris attenant à sa maison-atelier que j'ai eu la chance – pendant des semaines – de consulter des cahiers de notes, des albums de photographies, des cartes postales, des dizaines et des dizaines de cartons avec des pistes esquissées, des scénarios inaboutis, des journaux découpés, et même – cerise sur le gâteau – des correspondances anciennes soigneusement rangées par Agnès dans une valise rose que Rosalie a ouverte devant moi pour la première fois. Beaucoup d'aspects inattendus donc, des secrets aussi, dont le principal est, à mon avis, qu'Agnès travaillait tout le temps, expérimentait tout le temps, se critiquait tout le temps, mais voulait donner aux autres l'image contraire, celle d'une dilettante chanceuse à qui tout, ou presque, réussissait.

Je tenterai modestement d'être la glaneuse des constellations poético-créatives de cette chère Agnès que j'ai tant aimée de son vivant, et je souhaiterais que ce livre soit un hommage à celle qui nous a tant donné.

Je restituerai le parcours de cette pionnière de l'image qui s'est sans cesse remise en question et a ainsi inventé une nouvelle grammaire artistique, tant dans le cadrage que dans le montage, que dans la façon de produire ses films puis ses œuvres.

Agnès est une pragmatique qui a beaucoup d'imagination, beaucoup de perspectives, mais qui sait avoir les pieds sur terre.

Agnès est une travailleuse qui ne lésine pas sur le temps passé à perfectionner un projet, prépare méthodiquement ses équipes en vue du tournage, mais veille aussi à son bon déroulement,

se mêle de tout – y compris de la qualité de l'hébergement, même s'il est souvent « roots », et de celle de la cantine. Puis elle fait elle-même le montage, ou le supervise, comme elle veille et surveille en amont les conditions de production et gère la postproduction. Un film est une œuvre d'art. Il faut donc la soigner, l'accompagner, en prendre soin. Lors de la sortie de chaque film, elle va penser aux moyens de réception et aux spectateurs, en imaginant des événements. En cela, elle est une des rares et peut-être la dernière cinéaste artisanale.

Agnès est une amoureuse. Une amoureuse de l'amour. Une femme qui croit à l'amour fou et qui est inspirée par l'esprit du surréalisme.

Agnès est une valeureuse qui poursuivra jusqu'au bout des désirs artistiques. Elle disait qu'elle ne s'intéressait pas beaucoup à elle mais beaucoup aux autres, qu'elle n'a cessé d'observer, d'analyser, de comprendre.

Elle est aussi une actrice de notre histoire. Très reconnue dès *Cléo de 5 à 7*, elle fera souvent la une des magazines français mais aussi européens et américains pendant cinq décennies, et occupera le haut de l'affiche des publications les plus prestigieuses et les plus branchées, jusqu'à sa dernière année, où elle fera, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, la couverture du célèbre magazine *Interview*, créé en 1969 par Andy Warhol.

Et puis elle était tendre, drôle, facétieuse, enjouée aussi, et voulait – comme Marguerite Duras – qu'on la rassure sur la qualité de ce qu'elle faisait, sans fausse modestie.

Lumineuse Varda.

**l'art de  
regarder**

Du plus loin qu'elle se souvienne, ce sont des paysages qui lui reviennent. Immensité des plages du Nord en Belgique l'été, ciel bas, nœud dans les cheveux, maillot de bain tricoté, chair de poule quand elle sort de l'eau, courses folles avec ses deux frères et ses deux sœurs pour se réchauffer. Vie quotidienne dans la maison de Bruxelles, dans le quartier d'Ixelles – qu'elle orthographiait « XL » –, chambre au premier étage où elle dormait avec ses sœurs, terrasse qui donnait sur le petit jardin clos de murs de briques anciennes, deux bassins séparés par un petit pont au centre, espace des premiers pas, des premières découvertes. Promenades avec sa mère, avec ses frères et sœurs le long des étangs bordés par des barres de fonte. Agnès cherche à avoir la main de sa mère. Difficile de se faire une place quand on est au milieu d'une grande fratrie. Agnès sera persuadée, très petite, que sa mère, Christiane, l'avait désignée pour être l'artiste de la famille.

« Toute petite je suis une inconnue à moi-même. »

La mémoire d'Agnès est visuelle. Quand vous aviez rendez-vous avec elle dans un café, sans même s'en rendre compte elle observait le miroir ancien accroché au mur, les tasses de café ébréchées, le carrelage du sol, le regard du chien qui entraînait, les changements de lumière, la manière dont vous étiez habillée, les résonances,

l'esprit des lieux. Elle le faisait d'instinct, naturellement, et vous détaillait le tout. Il lui faudra du temps pour prendre conscience du fait qu'elle avait un don. Elle en fera d'abord un métier, puis une vocation, et enfin une philosophie.

Noir. Il fait très noir. Noir de la mémoire. Black-out. Agnès a beau connaître la date exacte où son père quitte avec femme et enfants la Belgique occupée en direction du sud de la France, de cet instant-là, elle ne garde aucun souvenir. Agnès est une enfant de la guerre. Elle a vécu la première période en zone libre à Sète, sur un bateau appartenant à son père, Eugène. C'est là qu'elle fera la connaissance de la famille Schlegel – le père, la mère et les trois filles, Andrée, Suzanne et Valentine –, qui habitait dans l'immeuble sur le quai. Rencontre décisive à bien des égards, et qui changera sans doute le cours de son destin. Puis à la fin de la guerre elle « montera » à Paris avec sa famille pour terminer ses études, avant de retourner vers le Sud, le plus souvent possible.

Agnès n'aimait pas parler d'elle. En tout cas pendant longtemps. En vieillissant, elle ne se l'est plus interdit, comme le prouve son film *Les Plages d'Agnès* – sans doute un de ses opus les plus autobiographiques –, où elle souligne cependant que ce sont les autres qui l'intéressent : « [...] les autres qui m'intriguent, me motivent, m'interpellent, me déconcertent, me passionnent... Si on ouvrait des gens, on trouverait des paysages, mais si on m'ouvrait, on trouverait des plages. » À l'origine de ce film, il y a Didier, son assistant, qui lui propose de réaliser un documentaire sur elle. Quelques scènes sont tournées sur des plages de Belgique, mais très rapidement naît chez Agnès la volonté de réaliser elle-même le projet, avec un désir de transmission, d'abord pour sa famille, ensuite pour le spectateur.

Des plages, on en voit beaucoup dans son œuvre photographique, cinématographique ou artistique : des plages du Nord de la haute enfance aux plages de la Méditerranée qu'elle a tant arpentées,

sans oublier celles de la Guérinière à Noirmoutier, où elle a vécu avec Jacques Demy et où elle a tourné *Les Créatures* en 1965, Agnès est une enfant des sables. Sable mouillé des châteaux emportés par la mer, sable qui file entre les doigts vous rappelant brusquement votre finitude, sable sur lequel on peut installer un chapiteau où des acrobates défieront les lois de la pesanteur avec pour toile de fond, au lieu de la tente du cirque, l'horizon illimité de la mer, sable sur lequel s'échoue la baleine dans le ventre de laquelle Agnès peut aller se protéger.

Agnès et la mer.

Elle peut la regarder pendant des heures.

Elle peut naviguer.

Elle peut pêcher.

Elle sait hisser les voiles, partir seule en haute mer, ramer et même raccommode les filets.

« Les bords de mer se prêtent à la contemplation  
Hors de toute idée de sport, nage ou navigation.  
Il s'agit simplement de voir avec ceux qui voient,  
De rêvasser avec ceux qui rêvassent.

Nous sommes tous au bord de la mer », dit Agnès en voix off dans *Les Plages d'Agnès*, avant de nous faire découvrir cinq jeunes gens nus, debout sur de gros brise-lames. Ils ressemblent à des ermites. Ce n'est pas la mer qu'ils regardent, mais la plage. Ils pensent, ils rêvent aussi sans doute. Varda les a placés au-dessus du sol, immobile au soir de sa vie, comme pour nous dire à bas bruit à quel point cet espace de l'illimité où ils se trouvent est propice à la pensée de notre finitude.

Quand Agnès n'est pas au bord d'une mer, elle nous en construit de vraies fausses, je veux dire des ersatz de mer, des sensations de mer, elle nous permet de croire qu'on y est. Ainsi dans l'exposition « L'île et elle », présentée à la Fondation Cartier pour l'art

contemporain en 2006, j'observe la dernière vaguelette qui vient de mourir sur le rivage. Je vois l'écume, j'entends le vent. Le sable semble du vrai sable. Je suis enfermée dans une installation d'Agnès et j'ai envie de toucher le sable. C'est du vrai, la vague, non, c'est du cinéma. Où est-on ? Dans la fiction ou la réalité ? Toute sa vie, Agnès rebattra ses cartes de magicienne pour brouiller le réel ou l'enchanter, pour nous troubler ou nous déstabiliser, pour nous faire douter de tout, partout.

Noir de nouveau. Rupture. Adieu à la lumière de la Méditerranée, adieu à l'habitable foetal dans le bateau amarré au quai avec le bruit incessant des vagues comme une berceuse, adieu aux balades en pointu avec ses copines et ses copains de la Pointe Courte dans les canaux de Sète. Agnès se retrouve à Paris désorientée, malheureuse, sans savoir ce qu'elle veut faire dans et de sa vie. Avant, elle ne se posait pas ce genre de questions. Elle vivait l'instant présent. Ses cours au lycée Victor-Duruy l'ennuient. Heureusement, il y a le Louvre, où elle se rend très souvent et reste des heures à admirer Renoir, Cézanne, Philippe de Champaigne. Elle se plonge aussi dans la contemplation des livres d'art que collectionne sa mère. Elle s'inscrit à l'École du Louvre, traîne sa mélancolie à l'île Saint-Louis, en mettant sous le bras un ou deux livres. Des étudiants se moquent de son bon genre. Elle est habillée comme une lycéenne, avec des jupes plissées, des socquettes blanches, et sa mère lui natte les cheveux tous les matins. Petit à petit, grâce à son amie de Sète, Valentine, dite « Linou », sculptrice et céramiste, montée à Paris avant elle, et ayant fait l'école des beaux-arts de Montpellier, elle va s'épanouir intellectuellement et s'enrichir artistiquement. Sœur cadette d'Andrée, elle va permettre à Agnès de devenir la baby-sitter des enfants d'Andrée et de Jean Vilar. Agnès, à leur contact, va continuer à se métamorphoser, à lire de plus en plus, de la littérature mais aussi beaucoup de philosophie – comme en témoignent ses cahiers dans les archives, elle s'intéresse beaucoup à Nietzsche notamment –,

ainsi que de la poésie – Baudelaire, Apollinaire et Aragon –, avant de découvrir le mouvement surréaliste, qui va par la suite beaucoup l'influencer. Jean Vilar lui fait connaître Gide, Mallarmé, Valéry, et lui présente ses amis peintres, Gischia, Prassinos et Calder.

Au fur et à mesure qu'elle prend du champ par rapport à sa famille, elle change de look. Le look, c'est très important pour elle, et cela le restera jusqu'à la fin de sa vie, mais elle ne cherche pas, adolescente, à s'habiller comme une femme à l'instar de sa sœur aînée. Elle ne suit pas les modes, mais choisit soigneusement son style. C'est très important aussi pour comprendre sa démarche. Ce look qu'elle va se construire n'est pas une apparence, c'est une manière d'être. Dans l'univers Varda, il y a certes ce qu'on peut voir d'elle – sa production, ses photographies, ses films, ses installations, ses livres –, mais aussi la manière dont elle va l'incarner physiquement : le style qu'elle s'est trouvé très jeune, l'allure folle qu'elle prend au fil du temps, elle réussit à si bien l'imposer qu'elle devient une icône, un émoji, une silhouette, une personne-personnage reproductible sur des pin's, des sacs de toile, cette si délicieuse dame aux grands yeux, avec ses cheveux bordeaux balayant son front, une sorte de Jeanne d'Arc punk, habillée de tissus extraordinaires cachant son corps et faisant d'elle une performeuse de la postmodernité.

Agnès a partagé une amitié avec Andy Warhol, mais c'est bien avant leur rencontre qu'elle s'est inventé son style. Le look de marin, c'est elle, bien avant Jean-Paul Gaultier. Le look androgyne, elle l'adopte très tôt comme une évidence, le jeu avec les genres comme une appartenance. Ni cis, ni iel, ni trans, mais Agnès.

Agnès s'est entièrement construite. Son prénom – « Arlette » –, elle l'a abandonné à l'âge de dix-huit ans et elle a pris soin de faire enregistrer le nouveau au greffe du tribunal. Celui qui va lui ouvrir l'esprit et lui donner confiance en elle tant ses thématiques rejoignent les siennes, c'est Gaston Bachelard. Avec sa voix rocaillieuse

et son style gouleyant, il est un des rares professeurs qu'elle aime aller écouter à la Sorbonne. Il parle poétique de l'espace, de l'eau et des rêves, fait la psychanalyse du feu, mêle concepts philosophiques et scientifiques, tout en faisant de la poésie et de l'approche du sensible des arts suprêmes. L'univers de Bachelard lui parle, et elle le comprend immédiatement. Il lui permettra aussi de découvrir Novalis, Nerval et Leiris. Cet enthousiasme pour ce professeur renforcera sa solitude et son sentiment de ne pas être comme les autres. Elle étouffe dans sa famille et n'a pas d'amis parmi les autres étudiants. Elle se sent isolée, incapable. Heureusement, elle fréquente un groupe d'amies qui veulent devenir artistes. Elle se fixe alors deux défis : le premier, c'est de partir, de disparaître, de faire « une vraie fugue », écrit-elle dans ses carnets, « sans dire rien à personne ». Elle vend des livres d'art et un bijou, et quitte Paris avec un sac à dos, sans prévenir sa famille. Direction la mer. Elle embarque pour la Corse, voyage sur le pont et se fait engager comme mousse à bord d'un petit bateau de pêche sur le port d'Ajaccio, elle qui avait appris à réparer les filets à Sète avec les pêcheurs du quartier de la Pointe Courte. Encore une fois, elle change de prénom. Ce sera « Dominique », un prénom neutre. Le partage de la pêche tient lieu de salaire. Elle rame ou aide quand les marins pêchent. Elle se fera déposer pendant trois jours au phare des Sanguinaires. Elle aime cette vie quotidienne dure et austère, le jour le corps requis par les efforts physiques, les soirées à faire griller sur la plage les poissons abîmés, la solidarité qui se noue avec les pêcheurs, qu'elle écoute attentivement. Le bateau revient à Ajaccio tous les trois jours, et, en échange de poissons, elle loue une petite chambre sur le port, se repose, puis repart. Cette expérience fut, je crois, déterminante pour Agnès, qui éprouva pour la première fois un grand sentiment de liberté, et qui comprit qu'elle pouvait croire en elle-même et être indépendante. Toute seule, elle possédait une certaine force. Dans ses carnets, elle note : « Je vivais dans une exaltation calme que je n'avais jamais connue. »



La famille Varda ; les enfants : Hélène, Lucien, Arlette (Agnès), Sylvie, Jean, et les parents : Christiane Pasquet et Eugène Varda, Ixelles, vers 1940.  
 « J'ai deux frères et deux sœurs, et me suis trouvée un peu isolée entre les deux grands et les deux petits, d'où une aptitude à faire sans eux, à quoi s'est ajouté un refus de principe des liens de famille. » A.V.



Arlette (Agnès), Lucien, Hélène et Jean Varda dans le jardin familial de la rue de l'Aurore, Ixelles, milieu des années 1930.  
Hélène, Jean, Arlette (Agnès) et Lucien Varda, Ostende, août 1934.  
La famille Varda sur une plage en Belgique, milieu des années 1930.



Agnès Varda à la montagne, années 1940.  
Agnès Varda le jour de sa première communion, Paris, mai 1944.



Agnès Varda, rue Daguerre, Paris, 2018.  
Photo Ed Alcock pour [Polka Magazine](#).  
«Il n'y a qu'un seul âge: vivante!» A.V.



29,90 euros  
G07349  
978-2-07-301322-4



9 782073 013224